

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

JOURNAL LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, PROFESSIONNEL

BUREAU D'ABONNEMENT : 64, RUE SAINTE-ANNE, A PARIS

GRAVURE 895 — TAPISSERIE — PATRON COUPÉ

VISITES DANS LES MAGASINS



L'EMPLOI du foulard, qui est si bien la soierie de la chaleur, va s'accroissant de plus en plus; nulle femme ne quitte Paris sans emporter quelques-uns de ces jolis costumes, qui se composent : d'une jupe de pékin rayé et d'une tunique de foulard uni, la chemisette et les manches étant assorties au jupon. La *Colonie des Indes*, en prévision de cette grande vogue, vient encore de renouveler tous ses assortiments de nuances, les plus claires continuent à rester les plus élégantes; le gris La Vallière, le maïs rosé, la nuance souffre, le gris nacré, le vert laitieux, le bleu de Sévres, sont parti-

culièrement adoptés pour les costumes Watteau. La *Colonie des Indes* possède aussi un choix complet de rayures crécle; par ces grandes chaleurs,

les fonds blancs à rayures fines sont d'une fraîcheur charmante.

Pour les robes simples et qu'on veut faire sans tunique, c'est encore à la *Colonie des Indes* qu'il faut en demander les éléments, car rien n'est varié comme les dispositions de ses semis sur fonds de toutes nuances; ses fleurettes ont une délicatesse idéale, et ses semis de pétales rivalisent avec les plus beaux chinés.

Depuis que la *Colonie des Indes* a découvert un procédé qui rend le foulard imperméable à l'eau, elle a augmenté, dans de grandes proportions, la place que sa souplesse et son brillant lui assureraient dans la toilette des femmes.

Sur lettre affranchie, la maison de la *Colonie des Indes* envoie de nombreux échantillons à toute personne qui en fait la demande.

C'est encore s'occuper de toilette que d'indiquer aux dames les jolies machines à coudre de M. Martougen, qui a songé spécialement à elles en faisant fabriquer de nouveaux guides qui permettent à toute personne, même à la moins habile en couture, d'exécuter tous les genres d'ornements sur les robes : piqûres des biais, ourlets des volants, bordures soutachées, etc. Avec les instructions qui sont envoyées en même temps

que la machine, on comprend très bien comment on doit s'en servir, et il n'est pas nécessaire de prendre des leçons.

Toute la parfumerie à base d'alumine pure est une spécialité de la maison Laboullée, aujourd'hui dirigée par M. Bonnamy, qui est l'inventeur de cet excellent produit, voit chaque jour surgir des contrefaçons qui lui causent un grand préjudice.

Il faut que nos lectrices prennent note qu'il n'a pas de dépôt et que le savon d'alumine pure ainsi que le fard d'alumine si utile pendant les chaleurs pour tonifier la peau sans l'altérer, ne se trouvent qu'à la maison Laboullée.

Il en est de même de son vinaigre de toilette, qui entretient la peau dans un état de fraîcheur perpétuelle, et que l'on emploie avec grand succès en lotions mélangé d'eau ou en en versant un petit flacon dans un bain. Après un voyage c'est d'un effet sûr pour faire disparaître toute trace de fatigue.

Nous avons dernièrement commis une erreur relativement aux machines américaines de l'inventeur Elias Howe (dont le seul dépôt à Paris est chez MM. André, Fontaine et C^e).

Il paraît que quelques-unes de nos lectrices ont fait une confusion et ne se sont pas rendu compte que la supériorité de ces machines était due à leur fabrication dans le pays même de leur célèbre inventeur, Elias Howe. Du reste, en les essayant, on s'aperçoit qu'elles possèdent tous les genres d'avantages que l'on souhaite : vivacité de mouvement en même temps que douceur, solidité et régularité dans le travail.

Leurs qualités sont bien constatées dans tous les ateliers où elles sont employées, et aujourd'hui les dames françaises les recherchent autant que les dames américaines elles-mêmes.

Quant aux prix, comme la taille et la destination de la machine le changent nécessairement, il est toujours préférable de s'adresser à MM. André, Fontaine et C^e, qui donneront à ce sujet tous les éclaircissements désirables.

L'on sait que la transpiration est fort nuisible à la chevelure, elle fait fréquemment tomber les cheveux et plus souvent encore elle les décolore.

Si l'on veut éviter ces graves inconvénients, il faut user, et surtout pendant les chaleurs, de l'eau de la Floride, qui les empêche de tomber et qui les ramène à leur nuance primitive lorsqu'ils l'ont perdue.

M. Guislain, qui seul possède le secret de cette admirable préparation, conseille pendant les chaleurs d'ajouter à l'usage de l'eau de la Floride celui de la pommade. Celle-ci complète les effets de

l'eau, en neutralisant tout à fait les acides de la transpiration.

C'est grâce à l'habitude de se servir de l'eau de la Floride que deux des plus célèbres comédiennes de Paris ont dû de conserver leur chevelure intacte, malgré un âge où d'ordinaire on a besoin d'avoir recours aux artifices; nous dirions bien ici leurs noms, si tout ce qui ressemble à une indiscretion ne nous était défendu. Mais bon nombre de nos lectrices les reconnaîtront et seront tentées de les imiter.

Nous recommandons tout spécialement l'emploi de l'extrait de fleurs de lis de Bayle pendant la saison des chaleurs.

C'est en effet le seul remède infailible pour prévenir et effacer le hâle, la couperose, les efflorescences, les boutons et feux au visage, et surtout ces vilaines taches appelées rousseurs ou masque.

Effet prompt et sans corrosif.

Nous ajouterons que l'extrait de fleurs de lys, dont le célèbre chimiste Bayle a découvert le secret, a la merveilleuse propriété d'effacer les rides et d'arrêter instantanément le cours des années.

Il est donc facile d'embaumer sa jeunesse et d'avoir toujours vingt ans.

Dépôt général à la pharmacie, 64, rue Basse-du-Rempart. Prix du flacon, 5 fr.

Les abonnés de ce journal recevront deux flacons franco contre l'envoi de 10 fr.

JULIE DE PUISIEUX.

La mode a parfois de singuliers caprices; on se demandera un jour comment nos Parisiennes, dont on connaît le goût exquis, ont pu porter pendant si longtemps des peignes aussi disgracieux, aussi incommodes : peigne à charnière, peigne doré, peigne argenté, peigne russe, peigne acier, peigne jais, peigne-applique, et enfin peigne verroterie. — Il était impossible qu'une pareille mode durât. Nous constatons avec infiniment de plaisir la renaissance du peigne d'écaille, le seul que puisse porter une femme du monde.

Le peigne d'écaille, sobre d'ornement mais à forme gracieuse, a reparu sur la tête de bien des élégantes au dernier grand bal de M^{me} la comtesse de Portalès. Personne n'ignore que c'est dans les splendides et hospitaliers salons de l'aimable comtesse que s'imposent les nouvelles toilettes et les nouvelles coiffures. Attendons-nous donc à voir reparaitre avec éclat ce complément, cet ornement indispensable d'une jolie coiffure.

COURRIER DE LA MODE

Il est vraiment difficile de parler en ce moment d'autres choses que des toilettes blanches, car la température impose les étoffes légères, et le blanc restera toujours ce qu'il y a de plus élégant en ce genre.

Pour le bal, car on danse en toutes saisons, il n'y a que le cadre des quadrilles qui diffère, pour le bal donc, voici la suprême élégance : c'est la robe de mousseline très claire, avec broderie en gerbe composée de fleurs en relief, c'est-à-dire dont les pétales sortent de la broderie, du moins d'un seul côté ; ainsi, chaque feuille se trouve brodée sur la robe par moitié et détachée sur l'autre. C'est admirable comme exécution.

Aussi, fait-on ces robes très simplement, avec ou sans traîne, et posées sur un transparent de couleur.

Elles ont pour ceinture une grande écharpe brodée de même aux bouts, ou un ruban très large de la couleur du transparent. C'est si beau que cela peut très bien servir pour robe de noce. En ce cas, il y faut ajouter de la dentelle, et la traîne doit être fort longue.

Les robes moins luxueuses d'ornements comportent toutes la tunique, ou au moins le pouf relevé derrière.

On dispose, en ce cas, un petit volant dans le bas, avec une tête arrêtée par un entre-deux ; au-dessus du volant, une série de plis plats en hauteur faisant tuyaux d'orgue et arrêtés au milieu par une piqure.

Ce qui fait l'originalité de cette disposition, c'est qu'elle n'est pas droite, mais s'adapte parfaitement aux courbes de la tunique relevée, qui complètent la robe. Il se comprend que les plis montent très haut sur les côtés et ont peu d'élévation devant et derrière.

La tunique à volant et à entre-deux forme pouf derrière, et est relevée par des nœuds abeille en mousseline ou en ruban, suivant que la robe est ou non posée sur un transparent.

Le corsage peut se décolleter carré avec entre-deux, ou se faire tout plat pour être porté avec un fichu à pans repliés sur la jupe.

Enfin, une robe encore plus simple, c'est le dernier modèle créé par M^{me} Godon, et qui mérite une mention spéciale.

C'est la robe de tarlatane très claire, ornée en bas de cinq biais pareils surmontés par cinq autres biais de simple toile satinée fixés par une piqure très fine.

Le mantelet ou la polonaise qui accompagne cette jupe n'a pas un autre ornement, et on ne peut se figurer combien la combinaison est heureuse, parce que le biais de toile fait l'effet d'un biais de satin blanc à se tromper à deux pas, et l'opposition du mat au clair n'a jamais été mieux employée.

C'est M^{me} Godon, qui fournit un grand nombre de nos lectrices, et elles reconnaîtront sans doute son goût dans nos descriptions de toilettes blanches.

Il y a encore à vanter chez elle une grande variété de charmants petits costumes pour la campagne et les bains de mer, qu'elle dispose de préférence avec des percales à rayures très fines, et plutôt avec de très petits volants fixés par des biais piqués qu'avec de grands volants.

On ne porte pas de soierie pendant les grandes chaleurs, mais cela n'empêche pas d'en acheter, car il se passera à peine quelques semaines avant qu'elles reprennent leur place dans toutes les toilettes.

Disons donc, à titre de renseignements, que les chinés vont probablement lutter avec les rayures, et que la *Compagnie Lyonnaise* a des semis d'ailes de papillons fort séduisants, ainsi que des bouquets composés de fleurs de différentes espèces qui font un bel effet sur des fonds de nuances claires, telles que vert sauterelle, qui est un vert mordoré, et bleu laiteux, qui est un bleu glacé de blanc avec des reflets nacrés.

Les chinés picotés de noir sont toujours les favoris des femmes simples, car ils peuvent se porter en beaucoup de circonstances.

On en compose de charmants costumes en les ornant seulement avec du taffetas noir.

Si c'est un costume court, on fait le jupon en reps satiné à raies noires et blanches, avec trois ou cinq petits biais de taffetas noir coupés par une ganse de soie blanche.

On garnit le second jupon ou plutôt la tunique avec trois petits volants en biais ourlés et très bas.

Le corsage a un ornement carré du même genre et si la tunique fait pouf, elle a pour ceinture une écharpe de taffetas noir à volants de même qui vient former un beau nœud très large sous le pouf et retombe en pans arrondis mais courts.

Le haut du corsage, formant chemisette, et les manches doivent être pareils au jupon.

Pour costume de voyage, la *toile mexicaine* (fort improprement nommée toile, puisque c'est une étoffe de laine) a toutes les préférences de la mode, qu'elle mérite pour sa solidité.

Le grand genre, c'est de ne pas l'orner en soie, mais avec des galons plats assortis ou des galons de laine fine.

On ne soutache plus que le piqué blanc très négligé ou les costumes d'enfants, encore n'est-ce que les costumes de campagne; la soutache se pose alors sur des toiles écruées de ce genre nommé toile de Laval.

Pour les petites robes plus habillées, on garnit les dents rondes de la polonaise ou de la tunique de taffetas ou de popeline avec des sequins de passementerie de soie blanche.

Le petit jupon est rayé si la robe est unie et uni si la robe est rayée.

Le corsage est pareil au jupon et à demie caché par une petite veste *senorita simulée* sur le corsage et en même étoffe que la tunique.

La petite veste est ornée des mêmes sequins de passementerie blanche.

La maison du *Chérubin* fait des choses charmantes pour sa clientèle nombreuse qui est entre son troisième et son quinzième printemps, c'est un âge délicieux, mais pas pour les couturières, qui ont beaucoup de peine à concilier le bon goût et la simplicité qui seule convient aux enfants.

La maison du *Chérubin* y a réussi, et toutes les jeunes mères le savent bien.

En fait de chapeaux, des fanchons imperceptibles et surtout des toquets.

La paille noire est très bien portée; on choisit la forme plus ou moins haute, suivant sa physiologie, et on pose l'ornement tout juste à plat sur le sommet avec un petit rappel en dessous. C'est le dernier genre.

L'ornement est volumineux: c'est une rose monstre *en taffetas*, telle que Leroy l'a créée le premier; c'est une pivoine, une grappe de raisin noir à grains métagés et de maturité inégale. Ce sont des coquelicots avec feuillage de dentelle noire, des fleurs des champs de grosse dimension et surtout tous les genres de fleurs formant corcade, la rose et les marguerites en première ligne.

Avant de finir, un petit détail qui a son importance. Le gant clair est absolument proscrit de la toilette de jour, sauf en peau de Suède ou de Saxe. Le gant orange a grande faveur et remplace le gant paille. Le blanc ne se porte plus absolument qu'aux noces, on lui préfère le saumon, le gris bleuté, le mats rosé, etc.

JULIE DE PUISIEUX.

Amour et comédie

(DRAME INTIME)

L'ENTERREMENT

Je passais.

Une porte tendue de blanc frappa mes regards. Je m'arrêtai.

Pas de franges aux draperies, pas d'initiales, pas de chiffres orgueilleux; mais sur le drap mortuaire, au sommet du cercueil, sur un coussin de velours, trônait majestueusement une couronne de fleurs d'oranger.

Un peu plus bas, un bouquet de violettes entourées, comme d'une ceinture, d'immortelles blanches et noires, répandait dans l'air son parfum et sa tristesse.

Sans doute, pour les indifférents, il n'y avait rien là de bien extraordinaire; mais moi, je devinais tout un poème dans cette lugubre mise en scène.

Je me découvris et m'approchai.

Après avoir respectueusement jeté quelques gouttes d'eau bénite sur le cercueil, je me mêlai à la foule, qui attendait, morne et triste, l'arrivée du commissaire ordonnateur.

Le visage d'un jeune homme qui prit la tête du convoi m'impressionna vivement.

A l'air de sombre tristesse répandu sur ses traits, je fus convaincu qu'une grande affection ou une profonde sympathie devait l'unir à celle qui n'était plus, et ma curiosité, à laquelle s'unissait un intérêt réel, s'accrut encore.

Je me mis donc au dernier rang et je suivis le cortège.

Un vieillard était auprès de moi.

— Monsieur est de la famille? demandai-je, après avoir échangé avec lui quelques formules banales de politesse.

— Non, monsieur, me répondit-il; mais j'ai pour ainsi dire vu naître cette chère enfant, et j'aurais amèrement regretté de ne pouvoir lui rendre ce dernier et pénible devoir.

— Vous l'aimiez?

— Oh! monsieur, plus peut-être que si elle eût été ma propre fille; mais pas autant cependant que ses vertus, sa douceur, sa bonté lui méritaient de l'être.

Le vieillard soupira et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

La conversation paraissait devoir en rester là, quand des sanglots, provoqués par les dernières paroles du vieillard, éclatèrent auprès de moi.

Je me retournai.

Deux jeunes filles, dont les visages étaient cachés dans leurs mouchoirs, fondaient en larmes. C'étaient les deux sœurs de la morte.

Je ne pus me défendre d'une certaine émotion.

Le vieillard s'en aperçut.

— Vous-même, monsieur, me dit-il au bout d'un instant, connaissez-vous donc cette famille?

— Nullement, répondis-je.

— Parler de ceux qui ne sont plus, reprit le vieillard d'une voix altérée, est parfois une consolation pour ceux qui restent, et si vous désirez savoir ce qu'était celle...

— Oh! de grand cœur! exclamai-je en l'interrompant.

— Laissez-moi me recueillir, et, à la sortie du cimetière, je vous donnerai les détails que vous désirez connaître.

Quand les dernières pelletées de terre furent jetées sur le cercueil, le vieillard prit mon bras.

— Venez, me dit-il.

Une heure après, assis tous les deux sous les délicieux ombrages du parc Monceaux, voici ce qu'il m'apprit.

II

L'ANGE DU FOYER

La pauvre enfant dont nous avons accompagné les dépouilles mortelles était l'aînée des deux sœurs dont les sanglots m'avaient si péniblement ému durant le trajet, et, à ce titre, elle avait accepté courageusement sa part de la tâche qui incombait à sa mère, restée veuve avec trois enfants.

Laborieuse, économe, modeste dans ses goûts comme dans ses désirs, elle put, affectueusement secondée par sa mère, amener un peu d'aisance dans le ménage, et elle vit, avec la douce satisfaction d'un devoir noblement rempli, grandir ses sœurs sans qu'elles aient trop à souffrir de la misère.

Malheureusement, elle était atteinte d'une maladie qui pardonne rarement, et les efforts qu'elle faisait pour surmonter son mal, joints aux privations inséparables d'une position précaire, ne pouvaient que hâter fatalement les progrès de la maladie.

Un ami de la famille, celui-là même dont le visage m'avait frappé au moment de la levée du corps, fût peut-être le seul qui s'aperçut de l'état de Gabrielle.

C'était le nom de la jeune fille.

Il se sentait pour elle une vive sympathie, et nous ne croyons pas trop nous aventurer en affirmant que là était le secret de sa clairvoyante perspicacité.

Nous devons dire aussi que la pauvre enfant avait vu une espérance d'avenir dans la sollicitude que lui témoignait Georges (ainsi s'appelait le jeune homme), dont l'âge et la position semblaient autoriser des prétentions qui ne demandaient qu'à être divulguées pour être accueillies avec joie.

Mais Georges était muet sur la nature de ses sentiments.

Il pouvait aspirer à sa main... Et Gabrielle l'aimait de cet amour modeste, réfléchi, qui ne se révèle que par des nuances qui échappent à ceux qui en sont l'objet.

Georges aimait ailleurs; elle s'en doutait.

Et cette souffrance cruelle que cause l'amour incompris venait aggraver les progrès de la maladie qui devait la conduire au tombeau.

Et puis, qui pourrait affirmer que c'était bien à Gabrielle que s'adressait ses vœux plutôt qu'à une autre de ses sœurs?

C'est ce que la suite de cette histoire nous apprendra.

Quoi qu'il en soit, c'est lui qui, dans une pensée d'expiation, de remords peut-être, avait déposé d'une main pieuse, sur le cercueil, le bouquet de violettes entourées d'immortelles qui m'avait frappé.

A cet endroit de son récit, le vieillard s'interrompit.

De larges gouttes de pluie mirent forcément un terme à notre entretien, et cette circonstance fâcheuse me fut particulièrement désagréable.

— Je viens ici tous les jours, me dit le vieillard avec une pointe de gracieuse malice; il ne tiendra qu'à vous d'en apprendre davantage.

J'acceptai avec reconnaissance cette espèce de rendez-vous qu'il me donnait, et nous nous quittâmes.

Divers motifs étrangers à ce récit m'éloignèrent de Paris, et ce ne fut qu'au bout d'un an que, par une circonstance tout à fait fortuite, je rencontrai cet aimable vieillard.

Je l'abordai. Il me reconnut.

Comme on le pense bien, je lui demandai des nouvelles de la famille à laquelle je m'étais un instant trouvé mêlé.

— Hélas! me dit-il, les choses sont bien changées; avec l'ange du foyer, sont parties la paix et l'harmonie.

— Comment cela? demandai-je.

La réponse du vieillard fut le sujet d'un second entretien, qui fera celui du chapitre suivant.

III

LES DEUX RIVAUX

Armand est un excellent garçon.

Il appartient à une famille très honorable, et, s'il n'était de relations fort difficiles, il pourrait passer pour un charmant compagnon; mais il a une idée fixe qui absorbe toutes ses facultés, une marotte qui le rend insociable: il ne voit, il ne connaît, il ne comprend qu'une chose, la chimie, son unique passion.

Selon lui, ce n'est que par l'étude et par la science qu'on acquiert que l'on peut faire sortir de cette agglomération, parfois monstrueuse, de sentiments contraires, une expérience pratique, suffisante pour se créer une existence paisible et douce... à deux; car, en dépit de son apparente froideur, il y a au fond de son cœur, presque à l'état d'intuition, un sentiment secret qui lui affirme que l'homme n'a pas été créé pour vivre seul.

Mais un obstacle insurmontable semble se dresser devant lui: où trouvera-t-il une femme qui comprenne ses aspirations? Il sait qu'en fait d'égoïsme, la femme ne le cède en rien à l'homme, et cette pensée l'effraye.

Cependant, ô bonheur! il croit avoir rencontré cette merveille. Elle a vingt ans. C'est la sœur de la pauvre fille dont nous avons accompagné les dépouilles mortelles au cimetière.

Elle se nomme Adèle.

Elle est jeune, elle est jolie: deux précieux avantages; mais elle est vaniteuse et... jalouse. Jalouse, entendons-nous; elle ne l'est qu'au point de vue de son défaut capital: la coquetterie; c'est là à peu près le seul sentiment auquel elle soit accessible. Mais, ne voulant pas se livrer au hasard d'une vie aventureuse qui compromettrait sa réputation de fille sage, sentiment né de l'éducation morale qu'elle a reçue, elle a jeté son dévolu sur le chimiste, dont elle espère bien faire un mari... à sa convenance.

Sans doute, il ne réalise pas l'idéal qu'elle avait rêvé, et elle en fut d'autant plus convaincue quand Georges, le héros de notre premier chapitre, que ses affections, tristement évanouies dans la mort de l'infortunée Gabrielle, avait tenu quelque temps éloigné de cette maison, vint tout à coup la ranimer par sa présence, regrettée quelquefois.

— Quelle est la femme, dit-il un jour à Adèle, qui oserait affirmer qu'elle ne cultive pas, dans un petit coin ignoré de son cœur, un idéal qu'elle se plaît à revêtir de toutes les perfections physiques et morales, et avec lequel elle serait heureuse de passer sa vie.

— Qui vous l'a dit? demanda Adèle, rougissante et confuse.

— Personne ne m'a dit, reprit Georges sans se déconcerter, que ce que je viens de dire soit vrai pour vous; mais avez-vous bien fait toutes vos réflexions avant de choisir Armand? Ecoutez-moi, Adèle. Vous savez quelle sincère affection m'unissait et m'unit encore à vous, à votre famille... Je ne voudrais pas vous savoir malheureuse. Il m'est pénible de détruire vos illusions, si toutefois vous en avez quelques-unes sur Armand, ce dont je doute; mais, je le connais, et je ne trouve pas en lui toutes les qualités propres à assurer votre bonheur.

— Vous m'effrayez!

— Il ne faut pas, ma chère enfant, attacher à mes paroles plus d'importance qu'elles n'en ont en réalité, ajouta Georges en s'approchant davantage d'Adèle, qui devint rêveuse; ce que je vous dis m'est dicté par le profond et sincère intérêt que je vous porte, et, je vous le répète, je crains qu'Armand...

— Mais il n'est pas un mauvais parti, et ses espérances dans l'avenir...

— Toujours le même mobile! Mais, prenez garde, ses espérances peuvent être chimériques.

— Pourquoi? Armand est un habile chimiste. Il fera de brillantes découvertes...

— C'est lui qui le dit.

— Et la fortune...

— Oui, la fortune... ou la ruine couronnera son œuvre, je sais tout cela. Mais, supposons qu'il réussisse selon vos désirs. Avez-vous songé à l'existence que vous devrez mener jusque-là? à l'isolement dans lequel il vous faudra vivre? Croyez-moi, Adèle, je connais le cœur des femmes, et aucune d'elles ne peut vivre sans amour.

— Armand m'aime.

— C'est possible... Mais vous, l'aimez-vous?

Adèle garda le silence.

Cette question, à laquelle elle ne s'attendait pas, la troubla profondément.

Georges avait frappé juste, et, dans cette circonstance, c'était sa propre cause qu'il plaidait.

L'absence qu'il s'était imposée n'avait point affaibli l'affection qu'il avait jadis pour Adèle, et ce ne fut pas sans douleur lorsque, après des déceptions qui ne lui permirent pas de donner suite au projet d'union qu'il avait formé, et qui avait

été une des causes principales de la mort de l'infortunée Gabrielle, il eut la pensée de revenir vers la sœur de l'amie qu'il avait perdue, qu'il crut s'apercevoir que la place qu'il ambitionnait dans le cœur d'Adèle était prise, et par qui? par un homme qu'il savait incapable de la rendre heureuse, du moins à son point de vue.

Il regretta alors de s'être montré si négligeant, puisque cette négligence avait eu pour résultat de favoriser, d'encourager même les prétentions d'Armand. Il résolut de persévérer et de faire tous ses efforts pour mettre, comme dit le vieux dicton populaire, des bâtons dans les roues.

L'entretien que nous venons de rapporter avait profondément impressionné Adèle.

Sa pensée se peupla de tendres et doux souvenirs.

Elle en était là de ses réflexions, quand Armand vint, comme de coutume, lui faire sa cour. Nous serions plus vrai en disant qu'il venait passer une ou deux heures auprès d'elle, ne sachant trop quelle contenance se donner, et ne trouvant rien de mieux à lui dire qu'à lui parler de ses nombreuses opérations et des mystères de son laboratoire.

Voulant à tout prix sortir du trouble et de l'indécision qu'avaient fait naître les paroles de Georges, elle interrompit brusquement Armand au beau milieu d'une démonstration scientifique à laquelle se mêlait, à de rares intervalles, quelques paroles fugitives d'amour.

— Vous m'aimez donc? s'écria-t-elle tout à coup, feignant de s'apercevoir seulement des sentiments d'Armand.

— Ah! mademoiselle! exclama le chimiste tout interdit, et en faisant exécuter à ses bras un mouvement de télégraphe qui en toute autre circonstance eût fait pâmer de rire la jeune fille, assez moqueuse de son naturel, pouvez-vous me faire une semblable question? Mais c'est me demander pourquoi la fleur aime le soleil, ce grand *générateur* qui...

Adèle, pressentant une nouvelle tirade de science, l'interrompit encore.

— Vous me surprenez, fit la malicieuse jeune fille, qui voulut pousser le pauvre garçon jusqu'en ses derniers retranchements.

— Cependant, mademoiselle, vous auriez dû...

Armand roulait de grands yeux effarés, et faisait subir aux bords de son chapeau un martyre indescriptible.

Adèle avait bien envie d'éclater.

Ce fut pourtant avec le plus grand sérieux, mitigé par un ton d'ingénuité charmante qui

acheva de troubler l'infortuné chimiste, qu'elle lui répondit :

— Dame! il ne faut pas trop m'en vouloir, car jusqu'alors vous ne m'en avez rien dit, et, vous en conviendrez avec moi, cela m'importe davantage que toutes vos expériences dont vous m'entretenez sans cesse.

— C'est vrai ce que vous dites là, mademoiselle, soupira Armand, de plus en plus décontenancé.

Et, voulant réparer sa maladresse, il essaya de formuler une déclaration en règle; mais, hélas! l'émotion à laquelle il était en proie ne lui en laissa pas la faculté, et ses efforts n'aboutirent qu'à le rendre plus ridicule encore.

Alors, sentant bien qu'il ne pourrait rester plus longtemps dans une position si périlleuse pour son amour, il tira de sa poche un énorme rouleau de papier et le tendit à la jeune fille.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, qu'est-ce que cela?

— Prenez et lisez! déclama Armand d'un ton solennel.

Satisfait autant qu'effrayé de son audace, il se leva et s'enfuit.

IV

LA DÉCLARATION

Adèle donna d'abord un libre cours à son hilarité, puis, en véritable fille d'Ève qu'elle est, elle ouvrit le volumineux dossier.

C'était un véritable mémoire où se trouvaient inscrites jour par jour, *et depuis six mois*, mêlées à de véritables formules scientifiques, toutes les impressions d'Armand et toutes ses pensées intimes.

Ce mémorandum nous ayant été communiqué, il nous a paru curieux, et nous n'avons pu résister au désir d'en soumettre au moins la fin au lecteur; ce passage suffira pour lui donner une idée du tout. Il se terminait ainsi :

« Enfin, que dirais-je de plus, mademoiselle? Durant l'immense travail qui s'élaborait dans le *creuset* de mon âme, j'ai essayé de tous les *réactifs* que la science met à notre disposition pour connaître la *nature des corps*, pour séparer les divers *éléments* qui les composent. Faut-il vous le dire, mademoiselle? la loi suprême des *affinités* rassembla, comme malgré moi, les *molécules* indivisibles de mes sensations, et vos doux regards sont devenus pour moi l'*oxygène* sans lequel nous ne pourrions exister. Le feu de vos beaux yeux a allumé dans mon cœur un foyer mille fois plus

incandescent que celui de mes *fourneaux* quand je fonds du *carbone* pour en faire du *diamant* ; car, il faut que vous le sachiez, je cherche pour vous et pour moi la *Pierre philosophale*. Je crois l'avoir trouvée. Pourquoi mon corps, semblable à un *matras*, n'a-t-il pas la transparence du verre ? Vous verriez combien mon cœur, cet *alambic* de tout notre être, est rempli de vous. **JUGEZ SI JE VOUS AIME!!!!** »

— Presque autant que ses *alambics*, ses *matras* et ses *serpentins* ! s'écria Georges, qui était venu juger de l'effet de ses paroles de la veille, et qui, voyant Adèle absorbée par sa lecture, s'était avancé doucement et lisait par-dessus son épaule.

Adèle se retourna vivement, et répondit à la réflexion du jeune homme par un franc éclat de rire. Lui-même ne s'en fit pas faute.

A dater de ce moment, le chimiste était perdu dans l'esprit d'Adèle.

V

A MALIN, MALIN ET DEMI

Malgré cela, Adèle ne voulait rien brusquer.

Il était évident pour elle qu'Armand n'était point sympathique à Georges, mais celui-ci ne s'était point nettement, franchement expliqué sur les motifs de son antipathie, et Adèle hésitait. Elle attendit donc encore quelques jours avant de faire connaître sa réponse au chimiste.

De son côté, Armand était si convaincu de l'irrésistibilité de ses arguments, qu'il se montrait plus expansif, plus confiant, et paraissait en quelque sorte comme infatué de son succès.

Ceci ne faisait pas entièrement le compte de Georges, que la présence de cet original auprès d'Adèle offusquait.

Adèle refusait toujours de se prononcer.

Georges, lui, sans vouloir en aucune manière s'engager sérieusement, se contentait de le harceler sans cesse de ses quolibets, prenant un malin plaisir à interrompre par ses visites les entretiens amoureux de l'infortuné chimiste.

Enfin, le lendemain d'une partie de plaisir organisée par Georges, et à laquelle celui-ci ne manqua pas d'assister, le pauvre garçon fut tellement bafoué, ridiculisé que, n'y tenant plus, il demanda à Adèle ce qu'elle avait résolu.

Il est vrai de dire que pendant cette journée, trop longue pour lui, absorbé qu'il était par un problème qu'il ne pouvait parvenir à résoudre, trop courte au gré des autres, enivrés par le plaisir d'une promenade délicieuse, il prêta ad-

mirablement le flanc aux tracasseries d'Adèle et aux taquineries incessantes de Georges.

Aussi quand, le lendemain, il se présenta chez Adèle afin de connaître sa réponse, celle-ci lui rendit son manuscrit, et accompagna sa restitution de ces paroles peu encourageantes pour lui :

— Renoncez, monsieur Armand, à vos espérances ; je craindrais de ne pouvoir vivre en paix avec la dame de vos pen-ées, et, permettez-moi cet avis : je crois que la chimie, à mon sens, a peu de charme en amour.

Puis, se tournant vers Georges, qui avait voulu être témoin de la déconfiture du pauvre diable, elle lui tendit la main.

— Merci de m'avoir ouvert les yeux ! lui dit-elle.

Armand, rempli de confusion, s'était éloigné sans répondre.

— Al ons ! fit Georges en à-part, j'aime mieux la fin du proverbe : « Qui m'obsède me chasse, » pour lui que pour moi.

Quant au dénoûment final, nos lectrices l'ont déjà deviné, sans qu'il soit besoin d'allonger cette historiette déjà trop longue.

FRÉDÉRIC DÉMOURET.

AVIS IMPORTANT

Si quelques-unes de nos lectrices, à la suite de bals fréquents ou de veilles prolongées, s'apercevaient d'une diminution, si légère qu'elle fût, dans leur chevelure, nous leur dirons, avec la certitude du succès : Faites usage de la lotion Caumont.

Cette lotion, composée des meilleurs végétaux, a une action immédiate contre la chute des cheveux ; en outre, elle enlève instantanément toutes les pellicules qui obstruent les tubes capillaires et nuisent à la conservation, à la beauté de la chevelure.

M. Caumont, qui a l'honneur d'être le seul coiffeur de S. M. l'Empereur Napoléon III, vient aussi de faire une précieuse découverte. Sa teinture, dite teinture Caumont, dont le résultat est infailible et sans danger, ne tache ni la peau, ni le linge.

Nous ajouterons qu'elle est unique en son genre à cause de son innocuité et de la beauté des nuances que l'on obtient. Chaque flacon contenant une couleur différente, depuis le blond le plus clair jusqu'au noir le plus foncé, on est sûr, de toujours atteindre et de ne jamais dépasser la couleur que l'on désire ; aussi, recommandons-nous cette teinture d'une façon toute spéciale.

st une

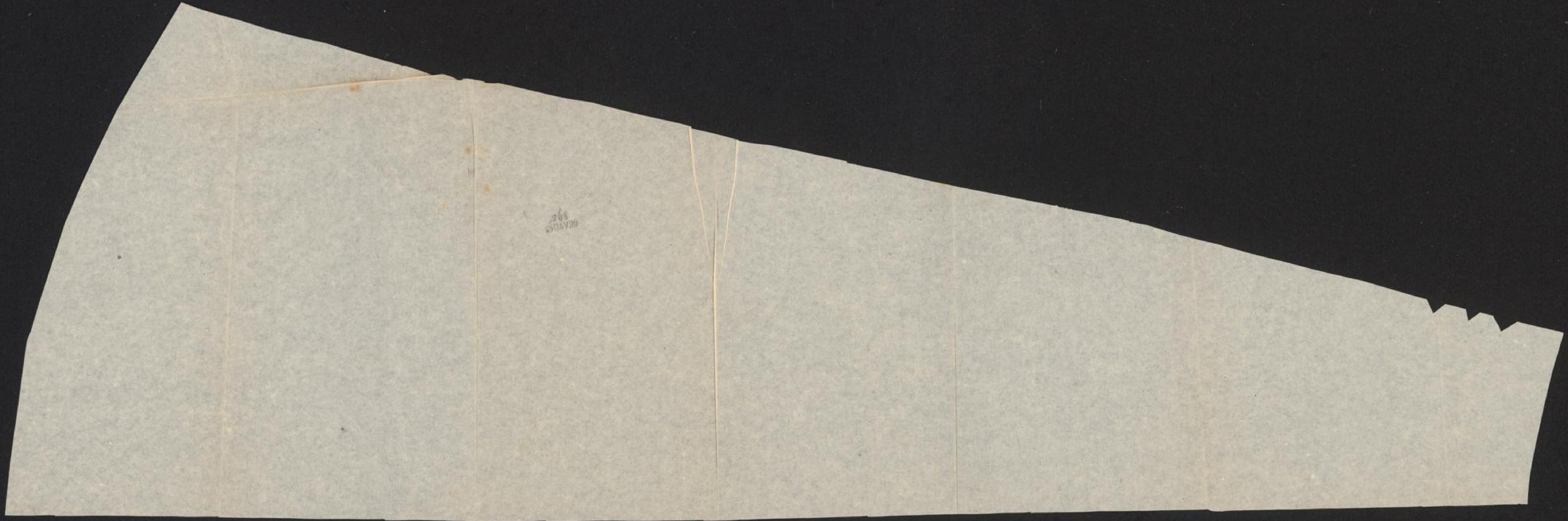
je, de
rom-

ard,
asse

polo-
ge et

GRAVURE
895

e
nt
a-
is-
un
u-
ue
ea
du



Handwritten or stamped mark, possibly a date or number, appearing as "26" and "1870" or similar characters.

895

895

895

895



895

895

GRANVILLE N° 886

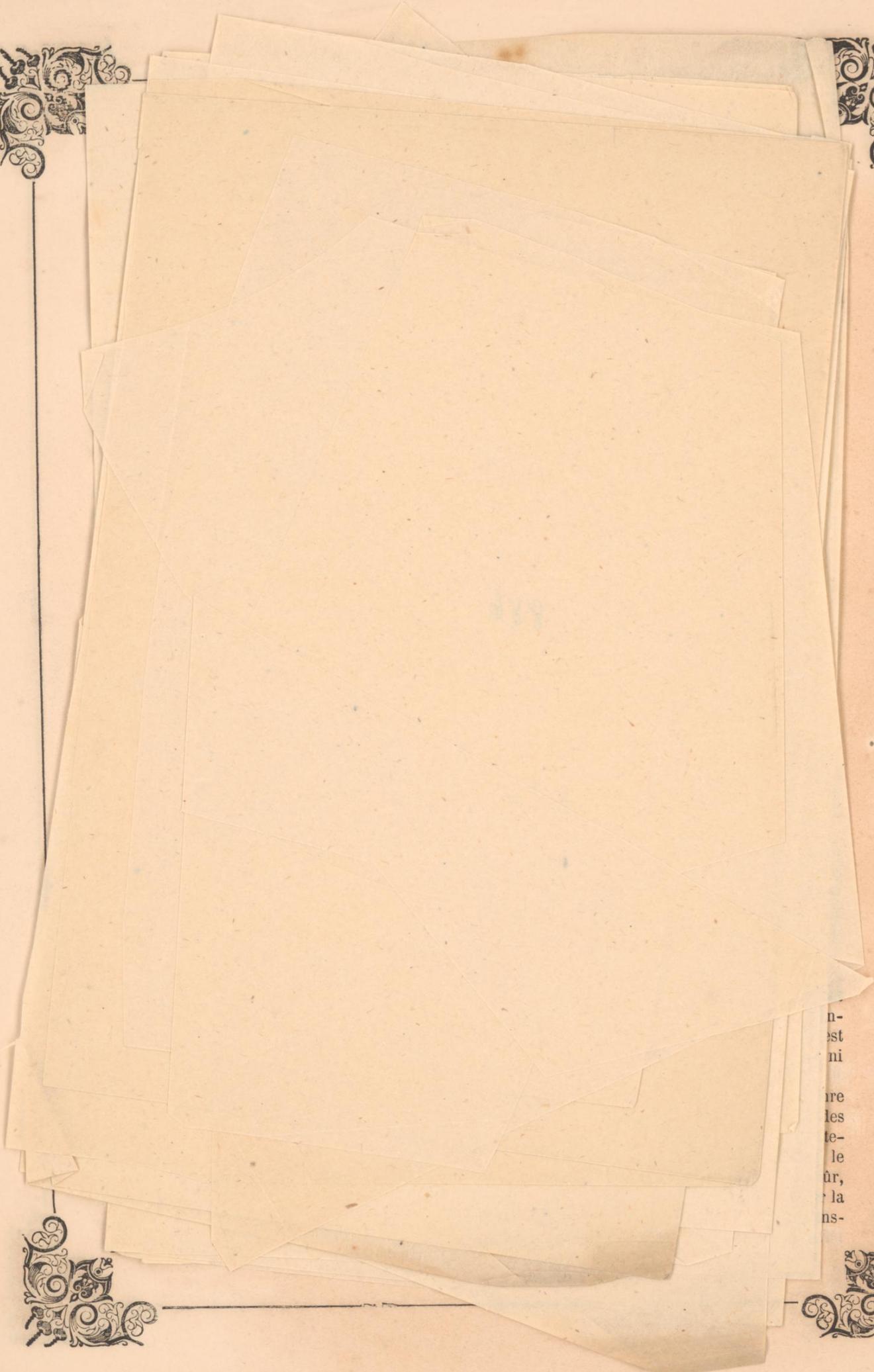
886

886



886





n-
est
ni

re
les
te-
le
ür,
la
ns-

LA VIE D'UN RÊVE

Chantilly est une demeure éminemment royale. Ce petit *village*, littéralement situé au milieu des perspectives, des ombrages et des eaux qui l'enserrent, possède mille solitudes choisies, qu'on ne trouverait ailleurs qu'éparses ou moins sûres. — Pour le promeneur aussi bien que pour l'artiste, c'est l'oasis moins le désert.

Il y a une dizaine d'années, j'habitais Chantilly.

En général, rien de plus commun que les rencontres dans le genre de celle que je veux dire. Mais rien de plus original et de plus vrai que celle dont je veux parler.

En deux mots, c'était un beau vieillard qui, tous les soirs, à l'heure où l'atmosphère devient tiède, où la brise se repose, où le ciel se fait pur, alors que le sol s'enflamme de tons rougeâtres et que chaque brin d'herbe semble se changer en tige d'or, je le trouvais seul, toujours à la même place, sous un bouquet de marronniers situé dans l'angle de l'hippodrome, à l'entrée de la promenade des *Lions*.

Une fois assis sur son banc de mousse, le visage tourné, comme un vieux cacique, vers le soleil couchant, on eût pu le prendre en effet pour un adorateur en prière, tant il y avait de sérénité, de calme, dans sa contemplation.

Le jour où, par une sympathie un peu curieuse, je l'avoue, j'allai prendre place à côté de lui, il m'accueillit, en souriant par un mot : — « Vous voilà ! » — et ce seul mot commença notre causerie. Alors, sous les allures du solitaire, m'apparut peu à peu l'esprit du gentilhomme, de celui qui se souvient parce qu'il a beaucoup vu.

Dieu sait tout ce qu'il connaissait de la vie qu'il m'expliquait à la manière d'un savant étudiant la nature, une loupe dans une main et un scalpel dans l'autre ; mais n'y trouvant que des beautés, c'est-à-dire des consolations. Il en résultait que ses paroles avaient des habitudes un peu bibliques ; et que sa voix, comme celle des anciens oracles, affectait cette gravité, quelquefois douce, mais toujours solennelle, qui devait faire les croyants.

Un soir, notre causerie accoutumée s'était terminée par ces mots :

— La vie est un rêve, — et ce rêve est une femme.

— Oh ! oui, une femme !... répliquai je, de manière à lui faire entendre que je l'avais compris.

— Vous devancez ma pensée, fit le vieillard, et c'est ainsi, lorsqu'on est jeune, qu'on dépasse souvent le but qu'on croit avoir atteint.

Ce qu'il me conta alors n'était qu'un apologue. Mais je le répète parce qu'il est sage et vrai.

— Si longtemps qu'il y ait de cela, il m'en souvient, me dit-il. Pourtant j'étais si jeune qu'à peine pouvais-je marcher.

C'était par un beau soleil du mois de mai, sur le gazon qui bordait le jardin de ma mère. Je venais de me faire bravement ma première bosse au front. Ayant voulu essayer pour la première fois mes jambes, au troisième *cavalier-seul*, j'étais tombé sur le nez. Alors ELLE m'apparut, devant moi, sur la même pelouse, calmant ma peur par ses caresses ; et me tendit la main pour m'aider à recommencer.

Je ne l'avais jamais vue, et cependant il me sembla la reconnaître.

On ne me l'avait jamais nommée, et cependant je l'appelai tout de suite par son nom.

Je compris, au premier regard, que je l'aimerais toujours ; et qu'elle me serait fidèle. Et je lui promis de ne l'oublier jamais.

Elle paraissait du reste n'avoir guère plus que mon âge. C'était une fraîche créature, toute blanche, avec de beaux et longs cheveux blonds, avec de grands yeux bleus, purs comme le ciel quand il est sans nuages, et des petites lèvres roses qui ne s'ouvraient que pour sourire.

Elle partageait mes jeux. Je la voyais à toute heure. Je ne sais d'où lui venaient les bonnes choses qu'elle me montrait sans cesse. Mais elle m'en donnait souvent ; et elles m'en promettaient toujours.

Enfant, je lui confiai mes premiers chagrins. Mais sa pitié fut toujours gaie. Dès qu'elle touchait à mes larmes, je me sentais consolé.

Au collège, je la revis encore.

Incorrigible espiègle, elle se glissait et grimpa partout ; — jusque sur la perruque de notre vieux maître, qu'elle endormait en lui soufflant dans les yeux, pour se donner le plaisir de lui attacher des cornes. Peu à peu cependant il lui poussait de la raison. Il lui prenait des caprices d'un sérieux étrange ; et un jour que, plein d'enthousiasme, je recevais sur la tête une magnifique couronne *d'amplification* française, elle allongea son frais minois jusque par-dessus l'épaule du

recteur pour me glisser dans l'oreille cette flatterie mensongère : — Tu MARCELLUS ERIS !... Tu seras un Lamartine ou un Châteaubriand.

Puis elle devint tout à fait une jeune fille, et je commençai à la voir moins souvent.

Je la regardais avec plus de désirs. Mais près d'elle je me sentais plus timide. D'ailleurs elle avait pris des allures si folâtres, qu'elle ne se laissait guère approcher, et que je ne la voyais plus que de loin, heureuse pourvu qu'elle fût suivie ; — comme le papillon qui s'envole sous la main qui croyait le saisir.

Puis elle grandit encore pour devenir une belle femme.

Coquette ainsi que toutes ; rayonnante d'amour et de promesses ; infatigable au plaisir ; ne marchant que sur les fleurs qu'elle effeuillait en chemin ; semant les désirs derrière elle, et m'entraînant malgré moi dans les plus enivrantes folies, en me répétant chaque soir : — Bah ! nous serons sages demain !...

Puis, plus tard, elle se convertit en effet, mais pour recommencer d'autres erreurs. De prodigue, elle se fit tout à coup austère. Elle me souffla dans le cerveau mille rêves d'ambition insensée, me stimulant par son ardeur nouvelle, et me reprochant ma faiblesse lorsque je m'arrêtais fatigué.

Enfin un jour que je relevais la tête, je ne la vis plus devant moi.

Et comme je maudissais tout haut ses promesses trompeuses, j'entendis une voix qui me répondait :

— Ingrat !

C'était elle qui, assise toujours à mon côté, se reposait comme je le faisais moi-même.

— Ingrat ! reprit-elle encore, pour qui ces plaintes ? Pourquoi ces regrets ? As-tu compté les peines que j'ai su t'épargner ? Les douleurs que, grâce à moi, tu n'as jamais senties ? Si je t'ai trompé, c'était pour ton bonheur. Notre destinée est commune. Tu vis de ma vie. Je mourrai de ta mort. Toujours devant toi comme ton ombre, je ne me suis arrêtée que lorsque tu n'as plus voulu me suivre. Rien n'est changé que ton courage. Je suis prête. Veux-tu encore marcher ?

Je la regardai.

Quoi qu'elle pût dire, la pauvre femme avait un peu vieilli. Son pied n'était plus aussi leste. Sa tête n'était plus aussi haute. Il y avait de la tristesse dans sa résignation. Et cependant elle brillait toujours de ce regard pur et de cet irrésistible sourire que nul homme, à tout âge, ne saurait oublier.

— ESPÉRANCE ! lui dis-je, en passant mon bras

sous le sien, il y a du bon chez vous. Vos folies sont ma faute. Je vous ai laissée trop libre. Mais nous ne nous quitterons pas pour cela. Seulement nous ne sommes plus assez jeunes pour courir. Oublions donc nos rêves. Mais restez à ma droite et soyez toujours mon appui.

— Hélas ! dis-je au vieillard, en lui offrant à mon tour un bras pour l'accompagner à sa demeure, je l'ai connue comme vous. Mais en ce moment je la cherche. Car la mienne n'est pas moins volage ; et sans doute c'est ma faute aussi.

GEORGES BISSE.

UNE PARTIE DE MAIN CHAUDE

Un soir de l'été de l'an 1474, des jeunes filles et des jeunes gens jouaient à la main chaude dans une des rues de la ville de Sens (1). Un jeune tonnelier, nommé Garnier-Croullant, venait de prendre le rôle de patient, quand vint à passer un sieur Eudes Bouquot, apothicaire. Cédant à une inspiration malicieuse, notre homme toucha la main de Garnier et continua son chemin en se hâtant.

Le tonnelier dégage sa tête du tablier qui l'enveloppait, regarde autour de lui, voit l'apothicaire presser le pas et n'hésite point à dire : « C'est maître Bouquot ! » Confirmé par les rires des joueurs, il s'élançait après Bouquot ; mais celui-ci refuse de se soumettre à la règle du jeu. Un apothicaire prendre la posture que chacun sait, fi donc ! On insiste, il s'échappe ; on le poursuit, il se réfugie chez son beau-père Jean Le Goux, et s'enferme dans une chambre.

Mais qu'est-ce qu'une porte contre la foule ? La serrure saute et maître Bouquot est saisi.

Jean Le Goux voulut intervenir en faveur de son gendre ; mais il ne réussit qu'à irriter les esprits. L'apothicaire fut entraîné et dut se soumettre ; et Dieu sait si les coups et les quolibets tombèrent sur le pauvre homme.

Ce Jean Le Goux était fils d'un cordonnier de Sens. Par son mérite, et l'intrigue aidant, il était parvenu aux fonctions de notaire et secrétaire de Louis XI. Hautain, peu délicat et fort vindicatif, il est haï dans la ville.

Furieux qu'on n'ait pas tenu compte de ses or-

(1) La rue Saint-Romain, près du Puits-d'Amour.

dres, il porta plainte devant le lieutenant général Lubin Rousseau, le procureur du roi Jean Girardin, et le prévôt de la ville Jean Bauchant. Ceux-ci firent le même soir mettre en prison Garnier et quelques-uns de ses amis.

Ces arrestations émurent la population qui se porta en foule vers la prison de Saint-Rémy, bâtiment peu solide. Les portes furent enfoncées, et les prisonniers portés en triomphe devant la maison de Jean Le Goux.

Nouvelle plainte du notaire devant les magistrats instructeurs, qui tentèrent de vains efforts pour amener les prisonniers à revenir d'eux-mêmes en prison pour réparer l'injure faite à la loi.

Le lendemain, Jean Le Goux, de plus en plus furieux et mécontent des premiers magistrats, porta une autre plainte devant des fonctionnaires dévoués à lui, en y ajoutant celle de déni de justice.

Il y eut enquête, et, quinze jours après, Jean Le Goux présentait à Louis XI une procédure terrible, dans laquelle les habitants de Sens étaient présentés comme animés du plus mauvais esprit contre le roi.

Louis XI, irrité, envoya à Sens deux commissaires chargés d'ordres secrets. Ceux-ci arrivèrent dans la ville la nuit et à l'improviste.

Les habitants dénoncés par Le Goux furent saisis dans leur lit, transportés sur-le-champ dans un bateau, et, liés comme des criminels, conduits à pied de Charenton à Vincennes. Ces prisonniers étaient : le procureur du roi, le lieutenant général, le prévôt de Sens, Garnier-Croullant, Simon Huet, arbalétrier; Guillaume Cordelat, charpentier; Guillaume Monsieur, Louis Jacquot, serruriers, et sept autres artisans.

Après trois mois d'une dure captivité, Garnier-Croullant, Guillaume Monsieur et Guillaume Cordelat furent pendus dans leur prison, trois autres furent bannis, le lieutenant Rousseaux devint presque fou; les autres accusés furent mis en liberté.

Cependant la colère de Le Goux n'était pas apaisée, et il n'attendait qu'une occasion pour compléter sa vengeance contre les Senonais qu'il détestait.

Ayant eu, quelque temps après, une discussion avec les magistrats chargés de la répartition de la taille, il se plaignit de nouveau à Louis XI, accusa la ville de rébellion; et le roi, outré, ordonna à Pierre de Bourbon de marcher contre la ville à la tête d'une armée et de la mettre à feu et à sang.

Le 29 avril 1474, Pierre de Bourbon passa par Villeneuve-le-Roi et se porta sur Sens.

Les habitants étaient dans la consternation. Jean Le Goux se réjouissait. Pour conjurer le danger, Antoine de Chabannes, comte de Damartin, grand maître de la maison du roi et tout à fait désintéressé dans cette malheureuse affaire alla trouver le prince et parvint à l'intéresser en faveur de la pauvre ville.

Le lendemain, tous les notables de la ville sortirent pour implorer la pitié du général. Le clergé marchait en tête de cette procession. Le doyen et trois chanoines portaient les reliques de la cathédrale, les magistrats venaient ensuite, puis les bourgeois.

Les clefs de la ville furent déposées aux pieds de Pierre de Bourbon par le lieutenant du bailli de Sens.

Les jeunes filles et les enfants sortirent en foule, criant miséricorde, et, du haut des remparts, on jetait à pleines mains des fleurs sur les pas des soldats.

Les troupes firent leur entrée dans la ville au son des cloches, l'épée nue. C'en était fait de la pauvre cité, si Pierre de Bourbon, touché de cette désolation et mieux instruit que Louis XI, n'eût pris sur lui d'empêcher toute violence, sous peine de la corde et jusqu'à nouvel ordre.

Les Senonais se justifèrent; et, après un séjour de deux semaines, les troupes quittèrent la ville aux cris de : Noël ! Noël !

Jean Le Goux et Bouquet, dit un chroniqueur, se retirèrent à Jouancy, près de Sens, et le premier mourut en se faisant saigner aux pieds dans un bain, de rage d'avoir échoué.

D'autres prétendent que le notaire de Louis XI fut assez habile pour se réconcilier avec les Senonais, en faisant octroyer à l'antique cité des droits et des privilèges importants, tels que le mairage, l'échevinage, un octroi sur les vins et les denrées qui passeraient par Sens, au profit de la ville, etc.

Cette version nous paraît la plus digne de foi. Quoi qu'il en soit de la fin de Jean Le Goux et de maître Bouquet, on voit qu'il s'en est fallu de bien peu de chose — de la volonlé d'un homme — que toute une ville de vingt mille âmes ne fût saccagée, les habitants massacrés, à propos d'une partie de main chaude.

Il est vrai que ce n'est pas là le fait le plus bizarre qu'ait à enregistrer l'histoire au chapitre des petites causes et des grands effets, témoin la *partie de barres* des Génois qui eut pour conséquences une révolution !

E.-M. DE LYDEN.

LA GROTTTE DES FOUS

On désignait ainsi autrefois, sans doute par ironie, dans les environs de Carcassonne, une excavation, œuvre de la nature, creusée dans le roc, et qui avait dû servir de refuge à quelque malheureuse famille albigeoise au temps où le comte de Toulouse, de sinistre mémoire, emplissait les contrées du Midi de sa hideuse renommée, semant partout sur son passage le meurtre et le pillage, sous le prétexte que les habitants étaient hérétiques et relaps. Mais à l'époque dont nous parlons, cette excavation était habitée par une vieille femme à qui l'on ne connaissait aucune relation dans le pays, et dont la manie, si toutefois c'en était une, avait ranimé des souvenirs éteints, et avait fait restituer à la grotte son ancienne dénomination.

Cette femme vivait dans l'isolement le plus complet, et, n'étaient les malheureux qui, par une longue expérience, savaient que jamais on n'était venu frapper en vain à la porte de son ermitage, on aurait pu ignorer que là vivait un être humain.

Ces visites cependant étaient rares, car la pauvre vieille passait, aux yeux de quelques-uns, pour folle, aux yeux des autres pour quelque peu sorcière, et la crainte qu'elle inspirait à ce dernier titre, justifiée par la superstition qui règne encore dans nos campagnes, suffisait pour éloigner les importuns de sa demeure.

Nous, qui ne sommes pas les esclaves de ces honteux préjugés, nous franchirons le seuil modeste de l'ermitage, et vous conviendrez avec moi que si la pauvre femme était véritablement atteinte de folie, c'était une folie douce et triste, empreinte d'un certain charme, et surtout d'une navrante et douloureuse poésie, ou plutôt, disons-le tout de suite, c'était un sentiment, hélas ! trop rare aujourd'hui, surtout en amour, une fidélité inviolable à la parole donnée qui avait fait de cette pauvre femme une martyre, une maniaque.

Quoi qu'il en soit, quand un voyageur étranger au pays, surpris par les singulières allures de Jeanne, interrogeait les gens du pays, ils n'hésitaient pas à répondre : « C'est Jeanne la Folle. »

L'intérieur de l'ermitage était d'une propreté exceptionnelle, et l'ordre le plus parfait régnait dans l'ensemble des objets qui le meublaient, ce qui déjà impliquait un démenti formel à l'hypothèse absurde des paysans.

Un tableau grossièrement peint attirait tout d'abord l'attention du visiteur. Il représentait une scène de bataille. Un jeune conscrit, à l'air martial, occupait le premier plan. Il avait un bras en écharpe, et, de celui resté libre, il serrait avec amour la hampe d'un drapeau lacéré. Au second plan, l'Empereur, suivi de son état-major, s'avancait vers le conscrit en lui tendant la croix.

Sans doute l'artiste avait voulu représenter quelqu'un de ces actes de bravoure que Napoléon aimait à récompenser.

Au bas du tableau était collé un fragment du *Bulletin de l'armée*, sur lequel on lisait le compte rendu de l'éclatante victoire remportée à Austerlitz le 2 décembre 1805, et, à la suite, la liste des noms de tous les braves que l'Empereur avait récompensés de sa main.

En première ligne était celui de Pierre Denis, celui probablement du jeune conscrit représenté sur le tableau, pour lequel, cela sautait aux yeux, l'artiste n'avait eu d'autre inspiration que le fragment de journal et les souvenirs de Jeanne.

Avait-elle donc joué un rôle dans ce drame mémorable ? C'est ce que la suite nous apprendra.

Chaque jour, la vieille femme époussetait le tableau avec soin ; chaque jour, elle l'entourait de fleurs nouvelles. Ce tableau était de sa part l'objet d'un culte, d'une vénération, d'une sollicitude dont on aurait cherché en vain à la distraire. Malgré cela, le temps ne l'avait point épargné : la toile s'était éraillée, les couleurs avaient perdu leur éclat... et aussi, hélas ! sur le visage de la pauvre femme les rides avaient remplacé la fraîcheur et la jeunesse.

Cette toile, ces rides cachaient un mystère, un mystère d'amour sans doute...

En effet, Jeanne avait été fiancée au fils d'un riche cultivateur du Languedoc, et ils étaient à la veille de voir s'accomplir par le mariage le plus cher de leurs vœux quand un incendie effroyable vint anéantir de fond en comble tous leurs projets d'avenir.

Le père du jeune homme fut complètement ruiné, et son fils, Pierre Denis, dut se résigner à partir pour l'armée, ses moyens ne lui permettant plus de se faire remplacer.

A cette époque, Napoléon n'était encore que premier consul.

Comme on le pense bien, les serments, les promesses les plus solennelles de fidélité furent échangés entre Pierre et Jeanne, et quand le tambour de la commune qu'ils habitaient se fit entendre pour rassembler sur la place de l

mairie les nouvelles recrues, que de larmes furent répandues, que de sanglots se mêlèrent aux roulements du tambour !

Pierre et Jeanne n'étaient pas les moins affligés. Longtemps ils se tinrent étroitement embrassés... Mais plus longtemps encore, sur la colline, on vit Jeanne agiter son mouchoir en signe d'adieu et de détresse.

Pierre se retourna plusieurs fois... lui aussi était mortellement triste ; mais la vie des camps calma bientôt ses regrets et les rendit moins cuisants.

Pierre était ambitieux, et quel sentiment ne cède pas devant l'ambition ?

Le premier échelon de sa fortune fut la croix d'honneur que lui avait remise Napoléon sur le champ de bataille d'Austerlitz. Bientôt il monta en grade, et si parfois encore Jeanne se présentait à son souvenir, elle n'éveillait plus en lui, pour ainsi dire, qu'un sentiment de tendre compassion, d'amitié peut-être, mais l'amour était parti.

Lors des désastres de Waterloo, Pierre fut fait prisonnier, et quand, après les traités de 1815 il put rentrer en France, fidèle au serment qu'il avait fait à l'empereur, et qui, à son point de vue, lui interdisait de servir les Bourbons, il refusa de prendre du service et gagna le Danemark, où il se fixa.

Le besoin d'activité qui le dévorait le fit se jeter dans des spéculations hardies qui lui réussirent, et bientôt il eut dans les affaires le même succès qu'il avait eu sur les champs de bataille.

Le pays, Jeanne, n'existaient plus dans son esprit qu'à l'état de vague souvenir.

Ses nombreuses relations lui permirent de contracter un brillant mariage, mais il ne devait point trouver de ce côté le bonheur après lequel il soupirait, tant est vrai cet aphorisme de Voltaire « qu'un parjure jamais ne devient légitime. » Ce à quoi nous pourrions ajouter : que jamais le bonheur n'est possible pour celui qui se parjure.

La femme qu'il avait prise le rendit le plus malheureux des hommes, et ce fut presque avec bonheur qu'il vit, après plus de vingt ans de mariage, la mort de sa femme.

Une fois libre, il jeta un regard désolé autour de lui ; il se trouva bien seul, isolé, presque perdu au milieu d'un pays auquel ne le rattachait aucun lien, car sa femme ne lui avait point donné d'enfant ; puis, les quelques amis qu'il s'était faits pendant ses jours de prospérité l'avaient fui peu à peu, rebutés qu'ils étaient par le caractère de sa femme.

Alors seulement il se souvint de ses jeunes an-

nées ; il songea à Jeanne... au pays, qu'il voulut revoir. Il réalisa sa fortune et revint en Languedoc.

Combien il trouva de changement ! A peine s'il put se reconnaître au milieu d'une génération nouvelle : les anciens avaient disparu et ceux qui survivaient n'avaient gardé aucun souvenir de ses traits ; les jeunes ne le connaissaient point.

Abreuvé d'amertume et la mort dans l'âme, il allait quitter ce pays où tant de souvenirs l'attachaient, quand le hasard, ou plutôt la providence, le conduisit là où vivait la seule personne qui se souvint de lui, la seule dans le souvenir de laquelle il occupait toujours la même place.

Là aussi la vieillesse avait exercé ses ravages, mais là battait un cœur qui n'avait point vieilli ; car le cœur n'a point d'âge, dit un vieux proverbe.

Jeanne avait perdu de bonne heure ses parents et quand elle se vit en présence de deux cercueils, elle chercha vainement autour d'elle sur qui laisser déborder le trop-plein de son cœur, trésor d'affection et d'amour qui ne demandait pour répandre ses largesses qu'une âme qui comprît la sienne, qu'un cœur qui répondit au sien. Mais il n'en était point ainsi.

Cependant de riches partis se présentèrent... Elle les refusa tous, car aucun ne lui offrait les garanties qu'elle ambitionnait.

D'ailleurs, n'avait-elle pas juré à Pierre de l'attendre !

C'est après avoir perdu son père et sa mère que, dégoûtée de la vie, elle résolut de se retirer à la grotte des Fous, qui, à l'aide de quelques aménagements indispensables, était devenue une demeure presque confortable.

Que lui importait la solitude ! Y en a-t-il pour les cœurs sincèrement épris ?

Donc, Pierre était sorti de la ville, et se dirigeait tristement vers les environs, quand, éprouvant le besoin de se reposer, il alla frapper à la porte de l'ermitage qu'habitait Jeanne.

Personne ne lui répondit ; alors, soulevant le cliquet, il entra.

Jeanne, absorbée par les soins qu'elle prodiguait à son tableau chéri, n'avait point entendu qu'on avait pénétré chez elle.

Son œuvre quotidienne achevée, elle se releva en envoyant un baiser au principal personnage.

Pierre était resté interdit sur le seuil.

Qui était cette femme ?

Que signifiait ce tableau, qui lui rappelait le plus beau jour de sa vie ?

Jeanne s'était mariée sans doute... elle était

heureuse... ce ne pouvait être elle... elle ne l'aurait point attendu...

Toutes ces pensées se heurtaient dans son esprit, et des larmes involontaires vinrent humecter les yeux du vieux soldat.

Il s'avança... Seulement alors Jeanne s'aperçut de la présence d'un étranger... Elle se retourna... leurs yeux se rencontrèrent... mais leurs cœurs seuls se reconnurent, et, sans prononcer une parole, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Quinze jours plus tard, les cloches sonnaient à toute volée.

Les habitants avaient revêtu leurs habits de fête, et la joie rayonnait sur tous les visages... puis, à midi, un joyeux cortège, précédé des *violoneux* traditionnels coquettement enrubanés, déboucha sur la place de la mairie... enfin, des boîtes d'artifice éclatèrent au moment où Pierre et Jeanne (on ne disait plus Jeanne la folle, mais Jeanne la bienheureuse), accompagnés de leurs amis, s'avancèrent bras dessus bras dessous au-devant du maire, qui les attendait sur le perron avec tous les membres du conseil municipal.

Ensuite, on se rendit à l'église, et de ce jour seulement data le vrai, le seul bonheur de Pierre et de Jeanne.

Aujourd'hui, ils ne sont plus; mais leur souvenir est au milieu de toutes les pauvres familles par les bienfaits qu'ils ont répandus autour d'eux pendant le peu de temps qu'ils vécurent encore.

YORICK D'ISLANDE.

THÉÂTRES

OPÉRA. — Une indisposition de M^{lle} Battu avait retardé la reprise d'*Herculanum*, dont la troisième représentation a eu lieu devant une salle comble. Le succès est toujours partagé entre M^{me} Gueymard et Obin. Il est question de hâter les débuts de M^{lle} Hisson dans le *Trouvère*. Les études d'*Armide* se continuent. — Quelques journaux ont annoncé que l'Opéra songeait à monter le *Faust* de Gounod, avec M^{lle} Nilsson (Marguerite), Collin (Faust), Faure (Méphistophélès), M^{lle} Battu (Siebel) et Caron (Valentin). La nouvelle nous paraît prématurée, car un contrat passé entre l'auteur de *Faust* et M. Carvalho assure à ce dernier la possession exclusive des ouvrages représentés au

Théâtre-Lyrique, tant qu'il n'a pas laissé passer un an et un jour sans les jouer. Or ce délai n'est pas encore expiré depuis la dernière représentation de *Faust*, et rien n'assure que le théâtre de la Renaissance ne rouvrira pas par cet opéra.

GYMNASE. — *Le Mur de la vie privée*, comédie en un acte de MM. X. Y. Z. — L'article Guilloutet devait inspirer les auteurs. La tentative du Gymnase a été des plus heureuses et ne manquera pas d'être suivie par d'autres, car le sujet est loin d'être épuisé. — Champagnol trompe sa femme, il s'affiche partout. Maintenant il peut s'en donner à cœur joie; il ne craint plus les indiscretions des journaux. Mais son ami Dangly lui insinue que tous les X... des indiscretions parisiennes le concernent. Il dit la même chose à M^{me} Champagnol et lui propose de se venger en compagnie. Celle-ci alors fonde la société préservatrice des dames, qui doit leur permettre de démolir le mur qui cache la conduite des époux trop volages. Enfin, après mille tribulations, Champagnol retrouve la paix dans sa maison et jure de ne plus avoir recours à cet article terrible. — Landrol est superbe en Champagnol; il joue ce rôle avec une finesse et un esprit extraordinaires. Blaisot et Francès tiennent avec succès leurs personnages. M^{lle} Sylvi a enfin un rôle digne de son talent; elle l'a rempli avec une verve sans pareille, électrisant la salle entière par un cri de l'âme. M^{lle} Magnier mérite aussi sa part d'éloges.

THÉÂTRE DU PRINCE IMPÉRIAL. — *La Morte ou une aventure mystérieuse*, drame en quatre actes et cinq tableaux de MM. Ancelot et L. Buguet. — *L'Attaque de la diligence*, épisode militaire en trois tableaux, de MM. Alexandre Flan et J. Prével. — Cette idée de femme épousant un vieillard, alors qu'elle aime un jeune homme, et qui, morte, ressuscite pour celui qu'elle aime et s'en va vivre avec lui, a fait joliment du chemin depuis le jour où M. Ancelot s'en était emparé. Mais n'importe! elle a été saluée comme une vieille connaissance, et le public l'a accueillie par des bravos qui s'adressaient surtout à M^{lle} Fleury, à Colombier, à Donato, aux principaux interprètes enfin. — Quant à *L'Attaque de la diligence*, c'est un vaudeville bien vivant, amusant, joyeux et qui fait rire.

CIRQUE DE L'IMPÉRATRICE. — Le Cirque de l'Impératrice se fait toujours remarquer par la variété et la perfection de ses exercices. Dans la représentation du 16 juillet, on ne comptait pas moins de treize scènes différentes, non compris les intermèdes comiques exécutés par les clowns et qui n'étaient pas la partie la moins attrayante de la représentation.

PIERRE ZACCONE. A

PATRON DÉCOUPÉ DE GRANDEUR NATURELLE

Le modèle contenu dans ce numéro est celui de la robe noire relevée et à corsage décolleté que représente la deuxième figurine de la planche n° 895.

Cette jupe, comme la plupart de celles que nous coupons, se compose de six lés : quatre côtés le dos et le devant.

Le patron du dos de cette jupe est nécessairement par moitié de largeur, puisqu'il représente le dos plié en deux. Il est marqué de trois coches ou coups de ciseaux dans le haut du bord du papier qui se réunit au côté du dos.

Le patron de côté du dos est rapporté au dos dans sa partie marquée de trois coches ou coups de ciseaux. Il s'arrondit du bas en remontant vers le côté du devant, où il devra former deux ou trois plis sous la rosace qui retient la partie relevée du côté de la jupe.

Le patron de côté du devant est rapporté au côté du dos dans sa partie marquée de deux coches et se plisse naturellement en face des plis qui se pratiquent, ainsi que nous le disons plus haut, au côté du dos. Ces plis se pratiquent, du reste, le plus souvent, lorsque la couture qui réunit ces deux parties est terminée.

Le patron du devant, par moitié comme celui du dos et pour la même raison, c'est-à-dire représentant le lé de devant plié en deux, se rapporte au côté du devant par le bord du papier portant une coche.

Ainsi, en rapportant nos quatre parties du patron de jupe, moitié du dos avec côté du dos, côté de dos avec côté de devant, et côté de devant avec devant, en commençant par la réunion des deux parties marquées de trois coches, puis celles marquées de deux pour finir marquées d'une seule coche, la jupe est parfaitement assemblée; les plis de côté formant le relevé au lieu où est prononcé l'échancrure complète le façonnement, à l'exception du milieu du dos, qui se fronce un peu aussi sous la garniture.

Ici, cette garniture se compose d'une bande bouillonnée. Une même bande bouillonnée à petite tête et rehaussée en dehors d'un volant à gros pli termine la garniture de la jupe. Ce volant est liséré, de la couleur de la sous-jupe.

Ce patron est complété par trois parties qui composent le corsage : le dos, décolleté carrément, le côté et le devant, décolleté carrément, comme le dos, et indiquant les pincés. A la taille s'adapte une ceinture dont nous n'avons qu'à faire de donner le patron, puisqu'elle se fait par une bande droite, et du haut, dans la partie décolle-

tée de ce corsage, se pose un volant plissé à gros pli, dont le bord est liséré, et l'attachement également pris dans un liséré de la couleur de la robe de dessous.

Cette dernière et demi-courte, terminée par un volant rappelant le bas de la première jupe.

Ce costume est surtout très élégant lorsque les deux robes qui le composent sont de couleurs tranchées, telles que notre planche gravée le représente.

THIRIFOCQ.

PLANCHE DE TAPISSERIE

Le dessin de tapisserie de ce mois est le modèle d'un tapis de table, que l'on peut terminer en carré, ou en octogone en supprimant le coin avec la coquille.

La grandeur peut s'obtenir à volonté en répétant les ornements des bordures et en ayant soin de placer le motif du milieu dans la moitié de la grandeur et en fixant le centre.

Les bordures peuvent servir séparément pour portières et meubles.

Les modèles d'un coussin et d'un tabouret peuvent également être pris d'une manière facile sur ce dessin.

PLANCHE 895

Toilette pour les Eaux. — Première mise. — Costume de plage. Jupons de drap toilé blanc, festonné en bas avec de la laine rouge; deux galons de laine rouge au-dessus et après un intervalle de trois centimètres, deux autres galons de laine complètent l'ornement. Seconde jupe, s'enroulant à l'aide de fronces au bas et relevée de chaque côté par un ruban de laine rouge avec deux coques et pans demi-longs. (La coupe des deux jupes identique, c'est-à-dire de forme ronde l'une et l'autre, la seconde présentant seulement plus de largeur et moins de longueur, le changement de forme ne se produisant que par la façon à fronces et le relevé des côtés.) Corsage froncé devant et fermant dans le dos par de gros boutons de laine rouge; autour du cou, un petit col droit festonné, semblable au feston de la première jupe, manche plate avec ornement de laine rouge, brodé en bas. Capuchon de même étoffe avec demi-pélerine attenante, dont la forme est ronde derrière, échancrée sur l'épaule et pointue devant; le tour bordé de lacet rouge et brodé en laine rouge. Ceinture de laine rouge à grands pans noués derrière et simplement frangés du bas. Petites bottes en cuir naturel de Russie, avec bords et glands de laine rouge.

Il est nécessaire de ne rien exécuter de ce costume autrement qu'en laine, car la laine est la seule étoffe qui résiste facilement à l'humidité et à l'eau de mer.

Secondé mise. — Robe courte en algérienne jaune

à raies satinées noires ornées en bas d'un volant tuyauté de taffetas noir avec un biais formant tête et quatre centimètres, au-dessus un second biais semblable. Seconde jupe très bouffante en taffetas noir, relevée des côtés sous deux nœuds à longs pans, de taffetas bouton d'or, cette jupe entourée d'un volant comme la première, mais liserée de taffetas bouton d'or. Au-dessus du volan, un bouillonné noir liseré de taffetas bouton d'or et un autre pareil, qui retient les fronces au milieu du bouffant de la jupe (ce bouffant est obtenu soit par des plis ou fronces à la ceinture, soit par un peu d'arrondi dans chaque lé et particulièrement par les plis du relevé des côtés ainsi que par les fronces de la couture du milieu du derrière). Corsage en taffetas noir, décolleté carrément devant et derrière, entouré d'un petit volant liseré de taffetas bouton d'or; guimpe intérieure et montante, ainsi que manches justes en algérienne semblable à celle du jupon. Ceinture ronde, sans pans, attachée par un chou en taffetas mêlé noir et bouton d'or. Lingerie de baptiste plate piquée. Chapeau annamite en paille de riz blanc avec pouf de roses jaunes (Persian Yellon) et croisillons de velours noir ornant le bord, puis velours noir qui le fixe sous le chignon. Bottines de cheveau mat avec laçure apparente et lacet jaune. Gants de Saxe sans boutons.

CORRESPONDANTS

Pour Lyon : chez M^{me} PHILIPPE BAUDIER, au Bureau central, rue Gasparin, 29.

Pour la Belgique et la Hollande :

M. BOUSQUET DE TOURTOUR, grande place, n° 28. (Entrée particulière, rue des Harengs, n° 20, à Bruxelles.)

Pour toute l'Angleterre :

A Londres, chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Davies street, Berqueley square.

Correspondants pour l'Autriche, l'Allemagne, la Prusse et la Russie :

Aux directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

Pour la Toscane et les Etats Romains :

M. Joseph KIERNERK, rue Cerretoni, près l'hôtel d'York, n° 4663, premier étage, à Florence.

Agent for North America : S. T. TAYLOR, 391 Canal-Street, New-York.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

SE PUBLIE EN DEUX ÉDITIONS

L'ÉDITION MENSUELLE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 12 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 24 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 patrons découpés de grandeur naturelle, de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 10 fr. ; Départements, 12 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

L'ÉDITION BI-MENSUELLE

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 24 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 36 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 planches de broderies, morceaux de musique crochet ou tapisserie.
- 4° 24 patrons découpés de grandeur naturelle de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 19 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.

